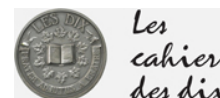


Les Cahiers des dix



L'affaire Maria Monk

Philippe Sylvain, S.R.C.

Numéro 43, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015548ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015548ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sylvain, P. (1983). L'affaire Maria Monk. *Les Cahiers des dix*, (43), 167–184.
<https://doi.org/10.7202/1015548ar>

L'affaire Maria Monk

Par PHILIPPE SYLVAIN, S.R.C.

Au début d'octobre 1835, un journal de New York, *The American Protestant Vindicator*, qui se spécialisait dans la propagande anticatholique, délaissait pour un moment la scène américaine pour s'en prendre aux institutions religieuses canadiennes. L'occasion lui en était fournie par les déclarations sensationnelles qu'aurait faites à l'un des directeurs du journal «une jeune Canadienne arrivée depuis peu dans la métropole américaine»:

«Il y a en ce moment à New York une jeune femme canadienne qui, à un âge encore tendre, fut mise dans une école de couvent pour y recevoir l'éducation que les religieuses se plaisent à donner. Trompée par les artifices que ces amantes des prêtres romains savent si bien employer, elle devint enfin une interne de l'Hôtel-Dieu de Montréal avec l'intention de demeurer dans cette cage d'oiseaux malpropres jusqu'à sa mort. Elle fut bientôt initiée à une grande partie des mystères inséparables de ces cachots d'infamie et d'angoisse. Mais à la fin, son âme se révolta devant les atrocités de meurtre et d'impudicité qu'elle était obligée de voir et de souffrir. Elle fut même obligée de commettre un assassinat par un ordre de la supérieure, renforcé de celui de Jean-Jacques Lartigue, qui porte le titre de monseigneur l'évêque de Telmesse, suffragant, auxiliaire et vicaire général, et de cinq autres prêtres, dans les circonstances que voici. On étouffa une jeune et malheureuse religieuse entre deux matelas de plume et les autres religieuses appuyaient de tout leur poids sur son corps. Pendant qu'on perpétrait ce crime, cinq prêtres catholiques, la supérieure et sept nonnes étaient présents, et tous les procédés étaient conduits par cet inquisiteur et ses acolytes. On l'assassinait parce qu'elle ne voulait pas se soumettre aux indignités

révoltantes des prêtres. Elle avait également refusé de répondre aux questions qu'on lui adressait au confessionnal et refusait de se soumettre aux exigences atroces de Jean-Jacques Lartigue et des prêtres, compagnons de ses turpitudes. Le cadavre fut transporté dans un souterrain qui sert de réceptacle ordinaire aux victimes égorgées dans le couvent.»

L'article se terminait par l'annonce suivante: «Le récit complet et détaillé des scènes qui se passent à l'Hôtel-Dieu est sur le point d'être publié.»

Le 24 octobre 1835, le journal montréalais *L'Ami du Peuple, de l'Ordre et des Lois* s'élevait contre ces inventions en donnant les précisions suivantes:

«Une jeune femme est venue à Montréal, il y a environ deux mois, accompagnée d'un ministre méthodiste du nom de Hoyt. Ils logèrent dans un des principaux hôtels. Elle était grosse et devait accoucher quelques jours plus tard. Elle prétendit avoir été séduite par un prêtre et le ministre colportait partout la même histoire. Le personnel découvrit vite que les deux vivaient comme mari et femme. On fit avouer à la fille qu'elle était soldée pour débiter cette fable. Ils sont priés de quitter l'hôtel. Furieux, ils s'en furent trouver des magistrats et hommes de loi pour tâcher d'intenter une action. Ils sont partout repoussés. Le bruit se répand dans la ville et l'on découvrit la mère de la fille. Celle-ci raconta que le séducteur n'était nul autre que le ministre. Depuis lors, elle menait une vie fort libertine. Elle avait enfin suivi le ministre aux États-Unis. Elle n'avait jamais été à l'Hôtel-Dieu.»

Quatre mois plus tard, le 13 février 1836, le rédacteur en chef de *L'Ami du Peuple*, Alfred-Xavier Rambau, apprenait à ses lecteurs que l'ouvrage dont on avait annoncé la publication imminente avait paru à New York et qu'il en avait vu un exemplaire. Il s'intitulait: *Awful Disclosures by Maria Monk, of the Hotel Dieu Nunnery of Montreal*.

Cet ouvrage allait marquer un sommet dans la «croisade protestante» orchestrée aux États-Unis contre le catholicisme.

Selon les estimations de l'historien Ray Allen Billington, environ trois cent mille exemplaires des *Horribles exposés des crimes commis au couvent de l'Hôtel-Dieu de Montréal* s'écoulèrent jusqu'à la Guerre de Sécession¹. Pour en comprendre le succès, il faut de toute nécessité replacer le phénomène dans le contexte de l'époque.

* * *

Jusque vers 1820², l'Église catholique fut tolérée aux États-Unis. Les premiers symptômes d'une opposition croissante commencèrent à se manifester ouvertement vers 1824 et 1825, mais ils se développèrent surtout à partir de 1829, sous l'influence de plusieurs facteurs. Les immigrants catholiques, irlandais et allemands, arrivaient de plus en plus nombreux. Des églises surgissaient ici et là sur le sol américain. Le clergé catholique témoignait d'un zèle qui prenait des formes multiples d'activité pour se manifester, mais qui par là même alertaient de jour en jour davantage la soupçonneuse méfiance des protestants.

La publication de journaux catholiques fut l'une de ces manifestations. En 1822 commençait à paraître, à Charleston, la première feuille catholique américaine: *The United States Catholic Miscellany*. Mgr John England, l'un des évêques qui ont le plus illustré la hiérarchie américaine par sa culture, son éloquence et, bien qu'il fût né en Irlande, par sa large compréhension de la civilisation américaine, en fut le fondateur et le principal rédacteur. Trois ans plus tard, *The Truth Teller*, un autre journal catholique, naissait à New York et en 1829, *The Jesuit* — dans la suite *The Pilot* — à Boston.

Ces journaux menaient de vives controverses contre les protestants. Ils soulignaient les progrès que le catholicisme ne cessait d'enregistrer sur le territoire des États-Unis. Conver-

1. Ray Allen Billington, *The Protestant Crusade, 1800-1860. A Study of American Nativism*, New York, 1938, p. 108.

2. Je reprends ici les pages que j'ai consacrées à la description du nativisme américain de 1820 à 1836 dans mon ouvrage *La Vie et l'Oeuvre de Henry de Courcy (1820-1861)*, premier historien de l'Église catholique aux États-Unis, Québec, 1955, pp. 95-99.

sions, bénédictions d'églises, fondations d'écoles, de couvents, de séminaires, érections de nouveaux diocèses, ils ne négligeaient rien pour rendre spectaculaire l'accroissement du catholicisme. Ils reproduisaient volontiers, en ce sens, des lettres de missionnaires, qui avaient d'abord paru en Europe et qui, traduites en anglais, revenaient en Amérique.

Ces lettres étaient publiées pour la première fois dans les bulletins de trois sociétés qui étaient nées en France, en Autriche et en Bavière, pour venir en aide aux missions catholiques, principalement à celles de l'Amérique.

La première de ces associations. La *Société pour la Propagation de la Foi*, avait été fondée à Lyon, le 3 mai 1822, la seconde, l'*Association Léopoldine* — qui aura en 1838 une réplique bavaroise avec le *Ludwig-Missionsverein* — à Vienne, le 6 décembre 1828.

Dès sa fondation, la *Société pour la Propagation de la Foi* commençait de publier, d'abord sous le titre de *Nouvelles des Missions*, puis bientôt sous celui d'*Annales*, des rapports qui émanaient de la plume des missionnaires et dont le but était de faire connaître les besoins matériels des missions et de stimuler la charité des fidèles. Les premiers numéros paraissaient, sans date, à la fin de 1822 et en mai ou juin 1823. Ils étaient tirés à plus de dix mille exemplaires, mais le succès très vif qu'ils obtinrent d'emblée obligea les éditeurs à augmenter ce chiffre jusqu'à atteindre, vers 1830, quinze et même seize mille exemplaires pour chaque numéro, chiffre considérable pour l'époque, où les journaux les plus répandus ne tiraient guère au-delà de cinq mille exemplaires.

L'*Association Léopoldine* et le *Ludwig-Missionsverein* furent gratifiés, eux aussi, à l'instar de la société française, de publications officielles qui, bien souvent, surtout au début, n'étaient que les traductions des rapports qui avaient paru dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Lorsque les numéros de ces publications parvenaient en Amérique, la presse catholique et protestante s'en emparait

avec empressement, la première pour monter en épingle les conquêtes du catholicisme, la seconde, afin de s'indigner et clamer aux quatre coins du territoire le sort qui attendait les États-Unis si on ne mettait pas un frein à cette invasion étrangère et catholique.

Un autre fait contribua beaucoup à révéler la vitalité du catholicisme en Amérique. Ce fut la réunion du premier concile de Baltimore. Il eut lieu en 1829. D'autres devaient suivre à de brefs intervalles. Grâce à ces réunions, l'Église américaine prenait conscience de sa force, affermissait ses conquêtes et tâchait d'assurer celles de l'avenir.

Les protestants ne s'y trompèrent pas. Ils constatèrent que l'Église s'était définitivement implantée sur le sol américain et que, désormais, elle ne ferait que croître et étendre son influence. Aussi furent-ils pris de panique et multiplièrent-ils dans leurs journaux les cris d'alarme. On se mit à signaler presque quotidiennement l'arrivée des vaisseaux dans les ports et le nombre d'immigrants qui en étaient descendus. Pour certains journalistes, les Irlandais devenaient des jésuites déguisés; pour d'autres, Rome expédiait sur les rives américaines un grand nombre de pauvres et de criminels afin d'affaiblir la république en vue d'une conquête possible!

Sous l'influence de ces folles terreurs, il se constitua à New York, à la Nouvelle-Orléans, à Cincinnati et dans d'autres villes américaines des «Native American Associations», dont le but essentiel était d'exercer une pression sur le Gouvernement, afin que celui-ci rendît plus sévères les lois de naturalisation et mît des restrictions à une immigration qui s'avérait à leurs yeux pleine de périls pour l'avenir des États-Unis.

Un événement inouï allait révéler jusqu'à quel point les esprits étaient échauffés. En 1834 il se produisit en Nouvelle-Angleterre, plus précisément à Boston, une explosion de fanatisme telle qu'on n'en avait jamais contemplé de semblable jusqu'alors, et que la postérité allait considérer comme le plus tragique événement survenu dans l'histoire de l'Église catholi-

que aux États-Unis. Il s'agit de la destruction violente du couvent de Charlestown, près de Boston, perpétrée dans la nuit du 11 août 1834.

Les ursulines s'étaient établies à Boston en 1820, sous l'épiscopat de Mgr de Cheverus. Mais la situation de leur maison au centre le plus bruyant de la ville avait décidé Mgr Benedict Fenwick, le successeur de Mgr de Cheverus, à les transférer à Charlestown en 1826. Deux ans plus tard, les religieuses y dirigeaient un pensionnat des plus florissants, à tel point que d'honorables familles protestantes y envoyaient leurs filles. Mais le fanatisme ne désarmait pas. Il était, au contraire, avivé par le succès de cette maison d'éducation qui s'affermissait d'année en année. De vieilles légendes calomnieuses sur les abominations des couvents étaient remises en circulation par des journalistes et des prédicants sans scrupules. L'un d'eux, Lyman Beecher — le père de l'auteur de l'*Uncle Tom's Cabin* — se distinguait entre tous par ses prédications sectaires. Au début de 1834 il se répandait à Boston en discours sur la perversité du « papisme » et en conférences dans lesquelles il confrontait « le démon et le pape de Rome ». Des racontars au sujet d'une religieuse qui, disait-on, avait fui le couvent, parce qu'elle s'y trouvait malheureuse, mit le comble à la surexcitation de la populace bostonnaise, qui finalement décida de détruire ce château fort du papisme. Dans la nuit du 11 août 1834 le couvent de Charlestown flamba et les religieuses et leurs élèves durent prendre la fuite précipitamment pour ne pas tomber aux mains de leurs assaillants.

Les trois ou quatre années qui suivirent furent peut-être les plus sombres pour le catholicisme en Nouvelle-Angleterre et même sur l'ensemble du territoire américain. D'un bout à l'autre du pays, la campagne anticatholique parut prendre une nouvelle impulsion sous l'effet de l'exemple mis en avant par la populace de Boston et de Charlestown. À New York, le grand quartier général du mouvement, la *Société de la réforme protestante* essaya, en 1836, de mettre sur pied une organisation qui engloberait la nation, en affiliant les sociétés

locales anticatholiques, en intensifiant la propagande protestante et en envoyant de tous côtés des conférenciers pour vitupérer contre les «abominations» et les périls du «romanisme». À New York également furent publiés les deux principaux journaux affectés à la défense de la cause, *The American Protestant Vindicator* et *The Downfall of Babylon*.

Dans la marée montante des pamphlets qui furent alors publiés, les *Awful Disclosures by Maria Monk* occupent un place prééminente.

* * *

Maria Monk racontait dans les pages qu'elle était censée avoir écrites les circonstances qui avaient entouré son enfance et qui l'avaient conduite à se faire religieuse catholique à Montréal.

Ses parents étaient d'origine écossaise et protestants³. Elle faisait de son père un militaire. Elle était née à une date qu'elle n'indiquait pas à Saint-Jean, sur le Richelieu. Lorsque son père mourut, sa mère aurait reçu une pension en sa qualité de veuve d'un militaire.

À l'âge de six ou sept ans, la fillette fut envoyée chez un Mr. Workman, un instituteur montréalais protestant, dont l'école était située rue Saint-Sacrement. Comme des compagnes de sa connaissance fréquentaient une école des sœurs de la Congrégation, Maria Monk, à l'instigation de sa mère, les y suivit en vue d'apprendre le français⁴. Au bout d'environ deux ans, elle quitta cette école pour en fréquenter d'autres et, grâce à l'influence de ses amies, elle se convertit au catholicisme et songea à devenir religieuse. Elle jeta son dévolu sur l'Hôtel-Dieu et confia cette intention à l'un des prêtres les plus âgés du Séminaire de Montréal⁵.

3. Je donne mes références d'après l'édition publiée par Archon Books, Hamden, Connecticut, des *Awful Disclosures of the Hotel Dieu Nunnery by Maria Monk*. With an Introduction by Ray Allen Billington. Facsimile of 1836 edition, 376 pages. P. 20.

4. *Ibid.*, p. 21.

5. *Ibid.*, p. 32.

Novice durant quatre ou cinq ans, elle fit une fugue à Saint-Denis⁶, mais revenue à Montréal, elle fut réadmise au couvent et, une fois ses vœux de religion prononcés, la supérieure lui enjoignit «d'obéir aux prêtres en toutes choses». Elle découvrit alors, «à son extrême étonnement et avec beaucoup d'horreur», qu'elle devait avoir des «relations criminelles»⁷ avec des prêtres qui pouvaient se rendre chez les religieuses par le passage souterrain qui reliait le couvent au Séminaire⁸. Les enfants nés de ces unions sacrilèges étaient immédiatement baptisés puis étranglés, ce qui «leur assurait un bonheur sans fin», comme le lui expliqua la supérieure, «car le baptême les purifiait de toute souillure et, étant décédés avant d'avoir pu faire quoi que ce soit de mal, ils étaient introduits immédiatement au ciel»⁹.

Dans la suite, elle assista à l'assassinat d'une religieuse qui résistait aux avances des prêtres¹⁰ et à l'étranglement de deux bébés après leur baptême¹¹. Elle découvrit l'endroit, dans le sous-sol de l'Hôtel-Dieu, où les petits cadavres étaient enfouis¹² et le tunnel qui communiquait avec le Séminaire¹³.

Maria se trouva bientôt enceinte des œuvres d'un abbé Phelan, «prêtre rattaché à l'église de la paroisse de Montréal»¹⁴. Mais, incapable d'envisager le sort cruel qui serait infligé à son enfant, elle s'enfuit du couvent pour se retrouver bientôt à New York¹⁵.

La première édition des *Awful Disclosures* s'arrêtait plutôt abruptement à cet épisode. Le succès de la publication permit une nouvelle édition, qui parut immédiatement après la

6. *Ibid.*, p. 43.

7. *Ibid.*, p. 56.

8. *Ibid.*, p. 145.

9. *Ibid.*, p. 58.

10. *Ibid.*, chap. XI, pp. 111-120.

11. *Ibid.*, p. 175.

12. *Ibid.*, p. 96.

13. *Ibid.*, p. 145.

14. *Ibid.*, p. 229.

15. *Ibid.*, p. 224.

première et contenait des détails propres à assouvir la curiosité des lecteurs¹⁶. Hors de l'Hôtel-Dieu, Maria Monk se rendit compte qu'il lui serait difficile de quitter Montréal sans être interceptée dans sa fuite¹⁷. Prise d'un accès de désespoir, elle résolut d'aller se jeter dans le canal Lachine¹⁸, mais rescapée par des ouvriers qui travaillaient tout près, elle fut convaincue qu'elle devait survivre pour révéler les turpitudes du «papisme». Elle gagna alors les États-Unis. Néanmoins seule et sans amis dans la ville de New York, la tentation la reprit de mettre fin à ses jours; heureusement des âmes charitables la conduisirent à un hospice, où elle raconta ses aventures à un pasteur protestant. Le ministre fut si impressionné par cet exposé qu'il lui demanda de relater ces faits pour que l'on en répandît la version dans le grand public¹⁹. L'ouvrage se terminait par le récit de l'excursion à Montréal de Maria Monk en compagnie du révérend William K. Hoyt en vue de témoigner de la véracité de ses assertions et des rébuffades qu'elle y rencontra. L'héroïne, qui avait échappé à tous les périls, se retrouvait enfin en sûreté à New York²⁰.

* * *

Le succès de l'ouvrage permit à la vérité de se faire jour quant à la part exacte prise par Maria Monk dans cette élucubration. Car les auteurs de cette imposture ne tardèrent pas à se quereller au sujet du partage des profits résultant de la vente du livre. C'est ainsi que des dépositions devant les tribunaux révélèrent que William K. Hoyt, adversaire résolu de catholicisme en sa qualité de président de la *Canadian Benevolent Association*, avait aidé Maria Monk à s'enfuir aux États-Unis et que les *Awful Disclosures* avaient été rédigées, à partir du récit oral de Maria Monk, par le révérend J.J. Slocum assisté

16. *Awful Disclosures, by Maria Monk, of the Hotel Dieu Nunnery of Montreal, Revised with an Appendix, also, a Supplement Illustrated by a Plan of the Nunnery*, New York, 1836.

17. *Ibid.*, p. 257.

18. *Ibid.*, p. 266.

19. *Ibid.*, pp. 276-295.

20. *Ibid.*, pp. 296-323.

entre autres des ministres Hoyt et George Bourne, qui accaparèrent la majeure partie des profits de ce succès de librairie²¹.

Pour conforter la véracité de ces révélations sensationnelles, apparut à point nommé à New York, durant l'automne de 1836, une autre fugitive qui disait venir également de l'Hôtel-Dieu de Montréal et qui s'appelait sœur Saint Frances Patrick: elle avait été religieuse en même temps que Maria Monk et pouvait corroborer chacune des assertions de cette dernière²².

Cet événement indiquait probablement une scission qui s'était opérée parmi les nativistes de New York. Maria Monk était patronnée par le groupe qui gravitait autour de *The American Protestant Vindicator*. Samuel B. Smith, rédacteur de la feuille *The Downfall of Babylon*, jaloux du succès remporté par ses rivaux, résolut de concocter une histoire dont l'héroïne était également une religieuse fugitive au même titre que Maria Monk. Il publia donc en 1836 *The Escape of Saint Frances Patrick, Another Nun from the Hotel Dieu Nunnery of Montreal. To which is appended a Decisive Confirmation of the Awful Disclosures of Maria Monk*²³. Preuve supplémentaire, les deux ex-religieuses furent convoquées à paraître dans une réunion publique au cours de laquelle, s'étant embrassées avec effusion, elles s'entretenaient quelque temps de leur commun séjour à l'Hôtel-Dieu²⁴.

* * *

La controverse divisait partisans et adversaires de Maria Monk. Pour en avoir le cœur net, une enquête sur place s'imposait. Le samedi 15 octobre 1836, *L'Ami du Peuple* apprenait à ses lecteurs que le colonel William L. Stone, rédacteur du *New York Commercial Advertiser*, s'était rendu à Mon-

21. Billington, *op. cit.*, p. 101.

22. *Ibid.*, p. 104.

23. New York: Office of the Downfall of Babylon, 1836, 29 pages. — Une photocopie de ce factum, ainsi que d'autres documents relatifs à l'affaire Monk, m'ont été aimablement communiqués par mon collègue Sylvio LeBlond. Je l'en remercie vivement.

24. Billington, *op. cit.*, p. 105.

tréal et avait obtenu l'autorisation de faire une visite complète de l'Hôtel-Dieu, le livre de Maria Monk à la main. Il aurait dit à Rambau avant son départ: «Au bout de dix minutes, leur imposture était devenue pour moi aussi claire que le soleil en plein midi. Je vous déclare, plus franchement et plus hardiment que jamais, que ni Maria Monk ni Frances Patrick n'ont jamais mis les pieds dans le couvent de l'Hôtel-Dieu²⁵.» Il en publia le résultat dans son journal, puis en brochure²⁶.

L'ouvrage de Stone reste un document précieux pour la description de l'ancien Hôtel-Dieu de Montréal. M. Robert Lahaise, dans ses études sur l'histoire et l'état des pièces de l'édifice²⁷, s'y réfère à maintes reprises comme à une autorité fiable.

Après avoir confessé qu'au début il avait été plutôt porté à ajouter foi aux déclarations de Maria Monk²⁸, Stone se rendit compte, dès son arrivée à Montréal, que les Canadiens, catholiques et protestants, unanimement, rejetaient ces fables comme «parfaitement absurdes et ridicules» et qu'ils étaient portés à croire que des «Américains intelligents étaient la proie de troubles mentaux prolongés»²⁹.

Une fois terminée la visite de l'Hôpital général des Sœurs Grises, Stone se rendit à l'Hôtel-Dieu, où une religieuse bilingue, sœur Beckwith, lui servit de cicerone à travers les pièces de l'édifice³⁰. Elle avoua à l'Américain que, n'ayant pas lu les

25. *L'Ami du Peuple*, 15 octobre 1836.

26. *Maria Monk and the Nunnery of the Hotel Dieu. Being an Account of a Visit to the Convents of Montreal, and Refutation of the «Awful Disclosures.»* By William L. Stone. New York: Howe & Bates, 1836, 55 pages. Brochure datée de New York, October 12, 1836.

27. «L'Hôtel-Dieu du Vieux-Montréal (1642-1861)» dans l'ouvrage collectif *L'Hôtel-Dieu de Montréal, 1642-1973*, Montréal, 1973, pp. 11-57; *Les édifices conventuels du Vieux Montréal. Aspects ethno-historiques*, Montréal, 1980, 600 pages.

28. Stone, *op. cit.*, p. 9.

29. *Ibid.*, p. 10.

30. *Ibid.*, p. 14. — Anglophone née protestante, convertie au catholicisme et hospitalière depuis 1821, sœur Beckwith était «très souvent chargée d'accompagner les visites importunes des Voyageurs Américains qui avaient permission de fouiller tous les coins du monastère, dans le but de se convaincre eux-mêmes de la vérité ou faussetés des histoires de Maria Monk». Mais, ébranlée par ces controverses, sœur Beckwith finit par s'enfuir du monastère; toutefois elle revint plus tard au couvent, où on la réaccepta et y mourut en 1845. (Césarine Raymond, r.h.s.j., *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, 1756-1861*, pp. 117-122. Cité par Robert Lahaise, *Les édifices conventuels...*, pp. 92-93.)

Awful Disclosures, elle en avait entendu parler par une dame McDonell, directrice de l'Asile de la Madeleine, où Maria Monk avait été hébergée pendant un certain temps³¹. Une première visite permit à Stone de se rendre compte de «l'ordre admirable et l'attrait régnant dans l'appartement de l'apothicaire. C'est une grand pièce disposée d'une manière qui plairait au Collège des Pharmaciens de New York³².»

Cette première visite était forcément incomplète, car Stone n'avait pas vu le cloître: une permission de Mgr Lartigue était nécessaire. En attendant qu'elle lui fût accordée, il se rendit à Québec et à son retour à Montréal, avec l'autorisation requise, il résolut «d'examiner minutieusement tout l'édifice, dans toutes ses parties, du grenier au soubassement, d'ouvrir toutes les trappes, de scruter toutes les voûtes, de débarrer toutes les portes, d'inspecter toutes les caves, de pénétrer dans tous les passages souterrains»³³.

Ce qui retint surtout l'attention de Stone fut la fameuse galerie souterraine qui, d'après les allégations de Maria Monk, reliait l'Hôtel-Dieu au Séminaire. Car il y avait bien un tunnel mais qui ne conduisait pas au Séminaire! Comme l'explique M. Lahaise, «les Hospitalières ont effectivement profité de la proximité du fleuve pour aller y laver leur linge. Toutefois, à titre de cloîtrées, elles ne peuvent traverser la rue Saint-Paul pour s'y rendre. Elles font donc creuser à cet effet un tunnel voûté — comme la plupart des couloirs conventuels — d'environ 7 pieds de hauteur sur 5 de largeur, avec une «maçonne» de 18 pouces d'épaisseur, qui aboutit au fleuve³⁴.»

Après avoir bien constaté que le tunnel de l'Hôtel-Dieu ne pouvait pas conduire au Séminaire, Stone conclut, au

31. Stone, *op. cit.*, p. 15.

32. *Ibid.*, p. 16.

33. *Ibid.*, p. 21.

34. Lahaise, *op. cit.*, p. 92 — Même page, gravure qui représente l'ouverture du tunnel. — L'histoire de ce passage souterrain, conduisant à «la Buanderie» du fleuve pour les religieuses, avait été racontée par R.C. Lyman, «Underground Montreal», dans *Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*, vol. 2, 2nd series (July, 1892), pp. 88-101.

terme d'investigations qui durèrent environ trois heures, que c'était sa «plus intime conviction que Maria Monk était une mythomane insigne, qu'elle n'avait jamais été religieuse et qu'elle n'avait jamais séjourné dans le cloître de l'Hôtel-Dieu. Par conséquent, ses révélations étaient, sans aucune équivoque, complètement mensongères, du début à la fin»³⁵, et son livre, «dans tous ses tenants et aboutissants, essentiellement un tissu de calomnies»³⁶.

La réfutation de Stone fut le coup le plus direct porté aux inventions de Maria Monk. Des journalistes nativistes tentèrent de discréditer la crédibilité de ses déclarations en soutenant qu'il était soit stipendié par les Jésuites, soit complètement aveugle³⁷. Ajoutée à celle de Stone, une réplique canadienne, publiée à New York, ne contribua pas peu, pour sa part, à éclairer les esprits honnêtes sur l'attitude à adopter à l'endroit du factum de Maria Monk et de ses complices.

* * *

L'initiative de ce travail fut prise par John Jones et Pierre-Edouard Leclère, propriétaires-éditeurs de *L'Ami du Peuple*. En leur qualité d'alliés des Sulpiciens³⁸, il leur appartenait de défendre le Séminaire de Montréal contre les calomnies atroces de Maria Monk. C'était d'ailleurs le rédacteur en chef du journal, le Français Alfred-Xavier Rambau, qui, le premier, avait signalé dans sa feuille les débuts de l'affaire Monk. Au Dr Blyth, de Saint-Henri-de-Mascouche, Mgr Jean-Jacques Lartigue écrivait, le 21 août 1836, pour le dissuader de rédiger une brochure contre le factum, car on imprimait alors à New York, lui apprenait l'évêque, une réfutation qui paraîtrait également à Glasgow et à Dublin: ce «serait donner trop d'importance à une histoire si pitoyable et

35. Stone, *op. cit.*, pp. 28-29.

36. *Ibid.*, p. 33.

37. «Stone-blind», Billington, *op. cit.*, p. 106.

38. B. Dufebvre, «Le roman de Maria Monk», *Revue de l'Université Laval*, vol. VIII, no 6 (février 1954), p. 572.

absurde»³⁹, au jugement de Mgr Lartigue, «qui fait avaler, doux comme miel, aux presbytériens et méthodistes des États-Unis, toutes ces absurdités»⁴⁰. Le prélat faisait allusion au volume dans lequel Jones et Leclère, avec la collaboration de Rambau, avaient colligé un ensemble impressionnant de déclarations et de dépositions sous serment réfutant une par une les assertions de Maria Monk et donnant des détails précis et péremptoirs sur la vie et la carrière de la femme dévoyée⁴¹.

Le père et la mère de Maria Monk, William Monk et Isabella Mills, d'origine écossaise, s'étaient fixés après leur mariage à Saint-Jean-sur-le-Richelieu, où William Monk était casernier (barrackmaster), non un militaire⁴². Leur fille Maria, née en 1817, s'était révélée une enfant difficile. D'après le témoignage de sa mère, elle se serait enfoncé, vers l'âge de sept ans, un crayon d'ardoise dans une oreille, accident qui aurait endommagé irrémédiablement son cerveau⁴³. Sa mère, devenue veuve à la suite du décès de son mari en 1824⁴⁴, se rendit à Montréal pour occuper l'emploi de ménagère au «Government House» (château de Ramezay), où séjournèrent les gouverneurs anglais quand ils étaient de passage à Montréal⁴⁵. C'est dans cette ville que Maria fréquenta pendant quelques mois, vers 1826, une école des sœurs de la Congrégation⁴⁶, puis, comme sa fille manifestait une propension au vagabondage et débutait dans la prostitution, la veuve Monk la fit interner, en novembre 1834, dans l'Asile de la Madeleine, située rue Sainte-Geneviève, maison de filles

39. *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec pour 1944-1945*, Québec, 1945, p. 198.

40. *Ibid.*, p. 195.

41. *Awful Exposure of the Atrocious Plot Formed by Certain Individuals against the Clergy and Nuns of Lower Canada, through the Intervention of Maria Monk*. New York: Printed for Jones & Co. of Montreal, 1836, 130 pages.

42. *Ibid.*, p. 31.

43. *Ibid.*, p. 66.

44. *Ibid.*, p. 72.

45. *Ibid.*, p. 31.

46. *Ibid.*, p. 33.

repenties dirigée par Henriette Huguët-Latour McDonell⁴⁷, mais son comportement, loin de s'améliorer, la fit exclure en mars 1835. Elle était alors enceinte⁴⁸.

C'est cette dame McDonell qui, après avoir lu les *Awful Disclosures*, affirma que l'ensemble des allégations de Maria Monk correspondait à peu près, pour la description des lieux, du personnel et du déroulement des exercices quotidiens, avec l'Asile de la Madeleine, dont elle avait été la directrice jusqu'à sa fermeture en 1836⁴⁹.

* * *

Le révérend J.J. Slocum, l'auteur véritable des *Awful Disclosures*, directement mis en cause par cette réfutation qui tenait sa force des témoignages que l'on avait recueillis sur place à Montréal, s'empessa de brocher, au nom de sa protégée, une «réplique», qui parut au début de 1837⁵⁰. «Maria Monk, mandait Mgr Lartigue à l'archevêque de Québec, Mgr Signay, le 22 janvier 1837, a donné au public un nouveau pamphlet, où elle vomit plus d'horreur que jamais contre le clergé de ce pays, où elle a l'ineptie de dire qu'elle a, par ordre, empoisonné elle-même une des Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal, lorsqu'elle était sa compagne.» L'évêque se demandait si on ne pouvait pas obtenir du gouverneur de l'État de New York l'extradition de cette personne pour la faire juger sur ses calomnies et ses libelles, «car il paraît que beaucoup de gens dans les États-Unis croient encore aux infamies qu'elle raconte»⁵¹.

47. E.-Z. Massicotte, «Contribution à la petite histoire», *Les Cahiers des Dix*, no 9 (1944), p. 268. — Ce «refuge pour les filles repenties» avait été ouvert par Agathe-Henriette Huguët-Latour, qui avait épousé le capitaine Duncan Cameron McDonell le 12 mai 1816. Devenue veuve en 1824, elle fonda, avec l'approbation de Mgr Lartigue, son refuge en février 1829. Plus de 300 filles y avaient été admises de 1829 à 1836 (Massicotte, *ibid.*, pp. 265-267).

48. *Awful Exposition...*, by Jones, p. 78.

49. *Ibid.*, p. 71.

50. *Reply to the Priest's Book, Denominated «Awful Exposure of an Atrocious Plot formed by Certain Individuals against the Clergy and Nuns of Lower Canada, through the Intervention of Maria Monk»*, New York, 1837, 115 pages.

51. *Rapport de l'archiviste... 1944-1945*, p. 230.

Mais outre-frontière, la popularité de Maria Monk connaissait un sérieux déclin. Il fallait inventer d'autres incidents pour raviver l'intérêt du public dans une cause dont la crédibilité s'effilochoit dangereusement. En août 1837, Maria Monk disparut soudainement de New York pour se retrouver à Philadelphie, où elle avoua qu'elle avait été kidnappée par des prêtres catholiques désireux de mettre un terme à ses révélations sur les couvents⁵².

Toutefois, ses extravagances n'empêchaient pas certains nativistes d'ajouter encore foi aux allégations consignées dans une dernière publication qu'on lui attribua en 1837 au sujet de l'Hôtel-Dieu; pour corser le récit, à l'Hôtel-Dieu on ajoutait l'Ile-des-Sœurs! Les lecteurs y apprirent qu'à l'Ile-des-Sœurs, des religieuses des États-Unis et du Canada se rendaient pour y accoucher d'enfants illégitimes⁵³. Les 18 mars et 24 avril 1837, Mgr Lartigue écrivait à Mgr Power, vicaire général de New York, qu'il croyait que les *affidavits* publiés dans le livre de Jones et Cie, ainsi que les témoignages du colonel Stone, témoin oculaire et non intéressé, étaient plus que suffisants pour confondre la prostituée Maria Monk. Cependant, pour se rendre aux exigences des fanatiques, il consentait à ce que le couvent de l'Hôtel-Dieu fût visité de nouveau par un comité de personnes respectables de New York accompagnées, si on le désirait, d'un architecte. Il avait obtenu, à cet effet, des religieuses, qu'elles se prêtassent encore une fois, pour l'honneur de la religion, à cette violation ouverte du Droit des Gens. À la lettre du 18 mars était annexé un certificat: «Je, soussigné, permets à un comité de personnes respectables quelconques approuvé par M. le colonel Stone à New

52. *An Exposure of Maria Monk's Pretended Abduction and Conveyance to the Catholic Asylum, Philadelphia, by six Priests, on the Night of August 15, 1837.* By W.W. Sleight. Philadelphia, T.K. & P.G. Collins, Printers, 1837, 36 pages.

53. *Further Disclosures By Maria Monk; Also Her Visit to Nuns' Island, and Disclosures Concerning That Secret Retreat*, New York, Maria Monk, 1937, 194 pages. — En signalant cette édition qui reproduit celle de 1837, Gilles Janson écrit que Maria Monk «fut religieuse à l'Hôtel-Dieu de Montréal»! (*Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3 (décembre 1982), p. 471.) Certains mythes ont la vie dure!

York dans les États-Unis et composé de Mrs... de visiter en la meilleure manière qu'il l'entendra le couvent des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal dans toutes ses parties pour atteindre, s'il le peut, au but qu'il se proposera. Montréal, le 18 mars 1837. J.J. Lartigue, évêque de Montréal.» Dans sa seconde lettre à Mgr Power, il accordait à la même association protestante la permission de visiter également l'Ile-des-Sœurs, comme le réclamait un journal de New York⁵⁴.

Sans doute le résultat de cette enquête fut-il décisif, car la publicité entourant l'affaire Maria Monk finit par cesser complètement. La pauvre femme n'avait retiré aucun profit de ses confessions successives, ses complices lui ayant soutiré tout l'argent perçu des publications où elle figurait. En 1838, elle donna naissance à un enfant de père inconnu, cette fois sans se réclamer d'un prêtre. Elle se maria un peu plus tard, mais elle dissipa par son ivrognerie et ses extravagances les économies de son mari, au point qu'il la quitta bientôt. En 1849, elle fut arrêtée dans une maison mal famée pour avoir dérobé l'argent de son compagnon du moment et, enfermée dans la prison de la ville de New York, située sur Blackwell's Island, dans East River (aujourd'hui Welfare Island, rattachée administrativement à Manhattan), elle décéda à demi-démence au cours de l'été 1849. Elle était âgée de 32 ans⁵⁵.

Elle reste la triste héroïne de «l'ouvrage qui a exercé la plus large influence dans l'histoire américaine de la propagande anticatholique» et qui inspira une foule d'imitateurs et joua une large part dans le nativisme politique que l'Église catholique eut à combattre aux États-Unis⁵⁶.

La diffusion des *Awful Disclosures* avait gagné le monde anglo-saxon. En 1851, John Henry Newman les donnait

54. Rapport de l'archiviste... 1944-1945, pp. 236, 239.

55. Billington, *op. cit.*, p. 108.

56. Ray Allen Billington, «Maria Monk and her Influence», *The Catholic Historical Review*, vol. XXII (October, 1936), p. 296.

comme un exemple du pouvoir extraordinaire des fables sur l'esprit anglais, quand il s'agit du catholicisme⁵⁷.

Dans la campagne de diffamation que mena Charles Chiniquy, contre l'Église de son enfance et de son âge mûr, l'histoire de Maria Monk offrait une matière trop facile à exploiter, pour que l'ex-prêtre négligeât de l'ajouter à sa panoplie anticatholique. Dans son *Autobiographie*, il raconte qu'au printemps de 1847, soignant une indisposition à l'Hôtel-Dieu de Montréal, une sœur Hurtubise lui aurait confié qu'elle avait «bien connu» Maria Monk, qui avait «demeuré six mois» dans son couvent! Cette première allégation, fautive de prime abord, détruit complètement la crédibilité du témoignage que Chiniquy prête à la religieuse: «Comprenez-moi bien: je ne veux pas dire que tout soit vrai dans ces *Awful Exposures* (sic), mais il s'y trouve assez de vérités pour faire réduire en cendres tous nos couvents, si elles étaient connues comme je les connais⁵⁸.»

Cette *Autobiographie* était publiée à Montréal en 1946. Un siècle après sa disparition, Maria Monk, par l'intermédiaire de Chiniquy, refaisait surface pour alimenter une crédulité qui est prête à gober les contes les plus absurdes toutes les fois qu'il est question de l'Église catholique et de ses institutions.

A handwritten signature in dark ink, reading 'Philippe Sylvain'. The signature is written in a cursive, flowing style. Below the signature is a single horizontal line that extends to the right.

57. Fernande Tardivel, *La Personnalité littéraire de Newman*, Paris, 1937, p. 190; Meriol Trevor, *Newman. The Pillar of the Cloud*, Londres, 1962, pp. 553-555.

58. *Mes combats. Autobiographie de Charles Chiniquy, apôtre de la tempérance du Canada*, Montréal, L'Aurore Publishing Co. Ltd., 1946, p. 347. — Édition qui réunit en un seul volume les publications précédentes de Chiniquy: *Cinquante ans dans l'Église de Rome* et *Quarante ans dans l'Église du Christ*.